

devions succomber sous les mêmes coups... Je suis chrétienne, eh bien ! je ne me sens pas le courage de te pardonner... Je garde contre toi un désir de vengeance absolue, terrible... Et, ne pouvant l'assouvir, je m'en remets à la Providence pour te châtier... Sois maudite, Jeanne ! Jeanne ! sois maudite par une mère désespérée.

La voix de Mme de Civray s'était élevée. De la pièce où elle s'occupait à ranger les bijoux que la comtesse devait emporter, Cécile en entendit les éclats. Redoutant une imprudence de Jeanne, elle accourut haletante, et n'entendit que la malédiction de la comtesse.

— Madame ! Madame ! répétait Jeanne au milieu de ses sanglots, vous regretterez un jour ces terribles paroles, cette accusation injuste... Je suis encore plus à plaindre que vous.

— Mais qu'a-t-elle donc fait ? demanda Cécile.

— Elle a livré le fils... elle vient de tuer la mère... répondit Mme de Civray en se renversant sur son siège... Cécile, ne lui pardonne jamais !

La jeune fille, épouvantée, se pencha vers sa tante — Mon Dieu ! murmura Jeanne, faites-la vivre afin qu'elle apprenne un jour que je suis innocente !

Cécile, désespérée, s'empressait auprès de Mme de Civray multipliant les plus tendres efforts afin de la ramener à la vie. L'officieuse, accourue au bruit, avait été renvoyée. La jeune fille redoutait que le premier mot prononcé par sa tante fût compromettant, et révélât quelques-uns de ses secrets.

Jeanne, prosternée, sanglotant, n'osait offrir son concours.

Elle épiait le retour à la vie de la comtesse afin de s'éloigner de cette demeure, d'où elle allait s'enfuir, chassée par une malédiction.

Vingt fois elle fut sur le point de parler à Cécile, non pas autant pour essayer de se justifier, que pour mettre la jeune fille en garde contre un danger qu'elle pressentait sans le pouvoir définir. Cependant à l'instant où il lui sembla que la comtesse allait retrouver avec le sentiment de la vie celui d'une horrible douleur, Jeanne se redressa, et levant vers Cécile des mains suppliantes :

— Mademoiselle, lui dit-elle, au nom du Sauveur injustement accusé, écoutez-moi... Je ne me défends pas, car il me serait impossible de prouver que je ne suis pas la délatrice de M. Henri... Mais un temps viendra où la vérité sera découverte ; alors, oui alors, Mademoiselle, vous regretterez amèrement ce qui se passe aujourd'hui... Vous avez été trahie... Par qui ? Dieu le sait, et sous le coup de l'horrible accusation qui pèse sur moi, je ne me sens le courage de dénoncer personne... que prouverais-je, d'ailleurs ? Rien. Je déplore mon impuissance, elle m'écrase, et près de vous, comme près de la comtesse, j'en suis réduite à la protestation que présente toute ma vie, et à l'éloquence de mes larmes... Mademoiselle, l'amour d'une mère garde les emportements de la passion... Mme de Civray n'entendra, n'écouterà, ne comprendra rien... Mais vous, faites un effort généreux. Essayez d'oublier que M. Henri est le fiancé que vous réserve sa mère, afin de me croire à cette heure suprême... Il vous faut du sang-froid, de la résolution, du courage pour quitter cette maison sans regarder derrière vous, sans entendre personne...

Cécile fit un mouvement comme si elle voulait répondre.

— Vous pensez à Robert... A Robert sorti pour chercher des passeports ? Eh bien ! n'attendez pas qu'il revienne... Le comte est prisonnier, vous ne partirez plus... Je vous connais trop pour ne pas savoir que vous resterez à Paris, surveillant les abords de la prison, lui faisant tenir vos lettres, l'entourant de cette tendresse adroite, qui lui fera oublier sa captivité et ses dangers... Je ne sais pas, Mademoiselle, je n'accuse pas... Mais enfin Robert, emprisonné en même temps que monsieur le comte, est libre à cette heure... Peut-être serait-il bien embarrassé de raconter à quelle protection ou à quelle garantie de son civisme il doit la faculté de circuler librement dans Paris, tandis que M. de Civray reste sous les verrous... Vous portez avec vous une fortune... Songez donc

j'ai été accusée de trahison pour cinq cents livres ! Qui vous affirme que vous ne serez pas trahie pour un million ?... Robert ne reviendra pas avant deux heures... quand il rentrera ici, il doit trouver la maison vide... Allez où vous voudrez, cachez-vous où vous pourrez, tout asile me semblera sûr, hors celui où il lui serait possible de vous retrouver... Vous ne craignez point de le laisser dans l'embarras, il a cent louis sur lui, et peut, grâce à cette somme, passer la frontière, à moins qu'il ne tienne à demeurer à Paris pour des raisons que je devine sans les préciser... Quant à moi, Mademoiselle, je demande à Dieu une seule grâce, celle de me fournir le moyen de vous prouver à quel point j'étais attachée à la noble femme à qui je dois tout, et qui vient de me maudire... Adieu, Mademoiselle, la comtesse renaît lentement à la vie, elle ne doit point me revoir...

Suivez mes conseils, si vous tenez à votre salut et au sien.

Jeanne porta à ses lèvres le bas de la robe de Mme de Civray.

— Jeanne, dit Cécile, je demanderai tous les jours au ciel qu'il nous fournisse la preuve que vous n'avez pas vendu le sang de mon fiancé !

Les paupières de la comtesse battirent, elle agita faiblement les mains.

Quand elle rouvrit les yeux, Jeanne avait disparu.

Cécile n'était peut-être pas convaincue d'une façon absolue des paroles que Jeanne venait de prononcer. Cependant la voix de la jeune fille, le ton de sa voix, la droiture de son regard, laissaient dans l'esprit de la nièce de Mme de Civray un doute inquietant.

Si Jeanne était innocente, qui donc était coupable ?

Cécile prit vite une résolution. Sans faire part à Mme de Civray des nouveaux soupçons qui venaient de naître dans son esprit, elle résolut de suivre le conseil de Jeanne. Ni la comtesse, ni Cécile ne songeraient désormais au départ ; les passeports que Robert était allé chercher demeuraient donc inutiles. Les deux femmes avaient sur elles une fortune dont Robert connaissait le chiffre. Ne valait-il pas mieux lui épargner jusqu'à la tentation de devenir riche d'un seul coup ?

— Ma fille... dit Mme de Civray en passant sa main sur la tête de Cécile, j'ai fait un rêve horrible, n'est-ce pas... Il me semble que je réviens d'un sommeil écrasant... Henri ! parle donc, Henri ?

— Chère tante... ma mère... dit Cécile en entourant la comtesse de ses bras.

— Ainsi, tout est vrai ?

— Tout.

— Henri est prisonnier ?

— A Saint-Lazare.

— Et cette misérable Jeanne...

— Dieu seul sait la vérité, murmura Cécile.

— Ma fille, reprit la comtesse en se redressant et en rappelant à elle toute son énergie, tu ne songes plus au départ, n'est-ce pas ? Ne nous devons-nous pas à Henri ?

— Jusqu'à la mort, ma tante.

— Alors, nous restons ?

— A Paris, oui, mais non pas dans cette maison, si vous m'en croyez.

— Tu as raison, notre retraite est connue.

— Dès que vous vous sentirez des forces suffisantes, nous quitterons cette demeure, que la police envahirait, peut-être cette nuit. Le loyer est payé d'avance, j'ai remis ce matin à la vieille femme qui nous sert une somme supérieure à celle que nous lui devons, rien ne nous retient donc...

— Rien, et aussitôt le retour de Robert...

— Ne l'attendons pas, dit Cécile. La démarche qu'il tente à cette heure peut attirer sur lui l'attention. On peut le suivre ; si on nous trouve, nous sommes perdus, et alors qui conseillera Henri, qui s'efforcera de le sauver ?

— Tu as raison, dit la comtesse... Ecris seulement à Robert pour lui indiquer dans quel endroit il lui sera possible de nous rencontrer demain

— Eh bien, non ! dit Cécile, je ne ferai pas cela.

Définissons-nous de tous, à cette heure, et ne nous en remettons qu'à nous-mêmes de nous défendre et de protéger ceux qui nous sont chers. Fuyons sans regarder derrière nous... sans même prononcer dans cette maison le nom de ceux à qui nous demanderons asile.

Dieu nous enverra une inspiration de salut.

— Je m'abandonnerai à toi, répondit Mme de Civray ; aussi bien, la force me manque pour toute chose, hors pour ce qui m'aidera à me rapprocher de mon fils.

Les préparatifs des deux femmes étaient faits ; Cécile envoya l'officieuse faire une commission assez éloignée, dans le quartier. Le jour baissait, et l'ombre allait favoriser le départ des proscrites. Dès que la vieille servante eut disparu, Cécile jeta une mante sur les épaules de Mme de Civray, rabattit un capuchon sur son visage, puis toutes deux franchirent la grille du petit jardin.

Cécile tenait à la main un sac renfermant des diamants démontés ; la comtesse gardait l'or et les papiers de famille les plus importants.

Nul ne s'inquiéta du départ des deux femmes qui, rasant les maisons, commencèrent à descendre le faubourg du Roule.

CHAPITRE IX

LE CITOYEN COCLÈS

Pendant ce temps, Robert s'occupait à se procurer des passeports.

Le père Comtois, quinze ans avant les scènes de ce drame, avait sauvé la vie d'un braconnier poursuivi maintes fois pour des délits qui ne pouvaient manquer de le conduire à la potence. Quoique l'homme lui inspirât peu de sympathies, par pitié pour sa femme et pour ses enfants, il lui procura des moyens d'évasion, lui remit une bourse renfermant quelques écus et lui fournit le moyen de quitter le pays. Bernard ne se corrigea peut-être pas de ses vices, mais il ne se montra pas ingrat. De temps à autre, il donnait de ses nouvelles au vieux Comtois, et quand celui-ci mourut, Bernard continua la correspondance avec Robert. A l'heure où la Révolution éclata, l'ancien braconnier avertit le fils de son protecteur qu'il changeait le nom de Bernard pour celui de Coclès, qui lui semblait plus en rapport avec les idées nouvelles dont il s'était fait le disciple.

C'était à Coclès que Robert comptait s'adresser pour obtenir les papiers dont il avait besoin.

Il se rendit au domicile de Coclès, mais il lui fut répondu que le zélé patriote se trouvait en ce moment à la section voisine, où il s'occupait des affaires de la Nation.

En effet, Robert trouva Coclès au milieu d'un groupe de sans-culottes, discutant sur le plus ou moins de civisme des gens du quartier, et donnant des listes particulières qu'il comptait présenter à des observateurs de l'esprit public, chargés de dénoncer les suspects.

Au seul nom de Comtois, Coclès ouvrit ses yeux gris, des yeux de fouine, perçants et durs, et quittant la salle dans laquelle il travaillait, il entraîna Robert dans un cabinet voisin.

— Te voilà ! dit-il ; tu ressembles à ton père, et cela me fait plaisir. Ton père était un brave homme, à qui je suis redevable d'avoir la tête sur mes épaules et on n'oublie pas ces services-là. Tu es resté, sans doute, au service des Civray, aussi tu as dû, au fond de ton cœur, épouser les nouvelles idées... Chacun son tour, n'est-il pas vrai ? Eux hier et nous demain. Je suis donc le mouvement, moi ; je fais du zèle, on me considère à ma section. Si je te recommande, sois tranquille, nul ne t'inquiètera sur ton passé ou ne te tourmentera à l'avenir. Je serai ton répondant, ton auxiliaire au nom du vieux Comtois.

Maintenant, buvons pour nous éclaircir les idées.

— Oui, buvons ! répondit Robert, qui, bien qu'il ne crût guère à la conversation du braconnier, se sentait néanmoins embarrassé pour lui dire ce qu'il attendait de lui.

— Collot d'Herbois est à Senlis, reprit Coclès, et les Civray...

— Sont venus à Paris échappant à l'envoyé de la